

Pseudo livre (Río)

à la suite du « Livre premier » et du « Livre suivant »

Un épisode de la vie de Río (sériatim)

L'étang.....	2
Le quatrième.....	6
L'enfant de Río.....	10
Le piment.....	14
La pluie.....	18
Le contrat.....	22
Esclavitude.....	26
Le silence.....	30
La seiche.....	34
Les poètes.....	39
La lettre.....	43
Le café.....	47
Le papillon.....	51
La semence.....	55
Le nid.....	59
La peau.....	63
La fille.....	66

Publié dans la **RALM**

©patrick cintas juin 2026

<https://www.ral-m.com/revue/spip.php?rubrique1771>

L'étang

Canards en conversation sous les branches des platanes

« Cela ne veut rien dire ! » / et je te crois : car tu es :

à l'écoute du monde : or :

la poésie ne te parvient plus

à travers la prosodie de ta langue

— s'ensuivent ces défauts de versification

« et jusque dans la prose ça se trouve ! »

/et je te crois : l'eau d'un étang ne suffira pas

à démontrer que j'ai raison de me taire

au moins pour ce qui concerne ma bio,

mes événements, mes conséquences

y compris sur la cuisine que je te sers —

bien sûr il est convenu que prosodie n'est pas versification et inversement. La langue telle que tu la reçois du hasard et de tellement de choses que tu ne sais pas, n'a jamais su ce que tu dois ni ce qui te revient de droit (est-il écrit dans le livre des comptes qu'on peut aussi écrire contes sans en changer le sens ni la destination, d'ailleurs il m'est arrivé d'écrire comte, je ne te demande que de me croire) —

Il n'y a rien entre ces canards et moi

sauf ce qu'en savent les autres

: qu'ils s'emploient à faire savoir

dans un esprit encyclopédique.

Alors je referme le livre qu'on me propose

et il me vient à l'esprit que plus d'une fois

(foie d'animal ! Sauce de sang et d'ail !)

j'ai été heureux rien qu'en chantonant

une de mes chansons, comme ça :

*Mon ventre est un camion qui fait vroum vroum
qui fait vroum vroum quand on le pousse !*

La prosodie de ma langue ne me parle plus

ou peut-être devrais-je dire (et écrire ô papa !)

qu'elle ne m'a jamais rien dit ou que j'ai cru

qu'elle m'inspirait parce que je parlais de moi

de toi d'eux d'œufs vroum vroum !

Trop chanté les canards de l'étang

voilà ce qui arrive quand la langue

n'est plus la langue qui vient de loin

et que la chanson a rendu improbable
et pas que la chanson ! « Je te crois !
Je te crois ! » Ces *moi* qui *je* !
Ces prêtés qui valent des rendus !
Un jour je cesserai de te croire
ou je croirai en autre chose ou :
pourquoi pas : *quelqu'un d'autre*.

Ne chante plus.
N'écoute rien.
Le Monde arrive
sur l'écran
des fumées sans feu.

Une autre langue ?
Dis-tu. Celle d'un autre
temps. Rien entre la vie
et la mort. C'était *avant*
ou cela *sera*. Personne
ne sait sur quel pied danser
et pourtant tout le monde
existe. Mais il n'y a rien
de poétique là-dedans.

Demeure le produit
commercial. Le prix
du renoncement,
l'accueil en fanfare.
Rien d'autre en plat
du jour : je me moi
moi je me, ô douleur
des synapses ! Ô
ajustement hypothétique
des contraires, voire
des reflets ! Quelle joie
de payer ce qu'on doit !

Au refrain :

Ne chante plus.
N'écoute rien.
Le Monde arrive
sur l'écran
des fumées sans feu.

Voui voui les canards !
Et ma goélette en papier.
Ou en feuille selon ma fortune.
Je ne suis plus un enfant
et je sais bien que tu me crois.
Mais j'ai beau savoir ce que je sais,
la langue ne me dit rien :

et pourtant je suis à l'écoute.
Je dirais même *aux aguets* !
J'attends sans m'attendre.
Et j'écris que je reviendrai !

Ce que c'est d'avoir cru
que la langue se multiplie
en autant d'hypothèses
de poésie... et de ne pas
croire une seconde aux maux
qui confinent les bios,
car la langue ne connaît pas
la science ni la politique.

Et la voilà au fil des horizons
mis en réseaux ou en ondes
gravitationnelles : quel savoir
ces confidences de barjots !
En écrire des romans, soit...
mais de la poésie, allons, allons !
Poussez pas *nous* dans les orties
sous prétexte que *moi* je me !

Bref, nous observions en amateurs
de coin-coin ces animaux sans
langue — tout juste si quelque
langage animait ces comportements
prévisibles — les feuilles rousses
de l'été devançaient l'automne,
comme si l'hiver en savait plus.

Vous n'avez pas une chanson
dans votre corbillon, ô passant
chaussé de baskets ? Sans fil,
le voilà communiquant avec
ses données intimes, à partager
avec d'autres vues sur le plaisir
et ses limites conventionnelles.

Un cormoran taquine une carpe
qui n'entre pas dans son gosier.
Bonjour petite fille (ou petit garçon) !
Sais-tu que la langue ne parle plus ?
Elle ne te parlera jamais d'ailleurs.
Tu ne l'as pas perdue, elle a fui
mais on ne sait pas à quel moment.
À quel moment cela s'est-il passé ?
Joyce ? Pound ? Céline ? Pourquoi
ne pas le dire (l'écrire) clairement,
aussi clairement qu'impossible,
hein ? On ne fait pas un cheval

de course avec un âne — des
employés ô oui et à profusion
nom de Dieu autant qu'il en faut
et mal payés avec ça ! La vie !
Et des bien payés comme des putes !
La mort ! À mort ! Comme à la guerre !

S'il ne te reste que la chanson
hé bé alors chante ! Que veux-tu
que je te dise ? Raconte, grimace,
fais-toi mal ou du bien. Et que je me
et si moi je ô la belle bleue !

Nous n'attendons rien, mais on est attendu.

Enfin... je crois-je /et je te crois
au bord de l'étang sur un banc
observant ou seulement voyant
ce que la langue ne chante pas.

Au-delà de ce rivage d'arbres morts,
imaginons une forêt de nombres
complexes jusqu'à l'absurde
appliqué à la vie quotidienne :

un pain plus un pin c'est un 2 peint

que j'ai écrit sur la liste des courses
à faire ou à ne pas faire selon
que ça chante ou que ça me dise
quelque chose que je savais déjà.

Le quatrième

L'un se retourne comme un gant
 (c'est théâtral que je dis !)
l'autre se retourne sur soi
ou retourne d'où il vient
 (c'est cinématographique donc :
 très éloigné des chemins du roman)

les objets te tombent dessus
et tu (lequel des deux ?) en cherche
l'arborescence — ce n'est pas un arbre,
et donc : la poésie de l'arbre (racines
et lieux d'implantation) n'est plus
ce qu'elle était : on meurt plus tôt
que prévu : l'inattendu est un personnage
 — le voici extrait des nouvelles
qui structurent le roman que tu n'as pas
écrit : personnage scié selon ses membres
:: ça va compliquer la lecture / tu diras :
« ceci est un roman parce que *c'était* un roman »
— d'où le troisième personnage//

un peu de poésie :
la poésie des oiseaux et des poissons
fend le tapis des feuilles mortes de l'été
l'étang tourne en rond comme la proie
et frétille le fretin des ondes moribondes
ici nulle magie ni soir des philosophes
à peine si on se reconnaît aux reflets
Narcisse en forme de nénuphar fleuri
sans pipeau pour jardiner ni pelle au vent
pour effeuiller / tu meurs parce que tu n'écris
pas / rien ne réveillera ce qui dort
depuis si longtemps / clapotis d'orteils
plutôt que de doigts / une barque
s'avance comme on jette les dés
— l'un joue à organiser des rencontres
de vocabulaire / l'autre ne joue plus
mais il ne tourne plus les pages
qui l'ont aventuré dans ce qui n'est

ni labyrinthe ni infini :: un troisième
achève sa boisson sous l'auvent :
café encore chaud ou bière toujours
fraîche : « tout le monde n'a pas la chance
d'être l'observateur alors qu'il n'y a rien
à observer / chantez avec moi

*Nous n'y serons pas
même si vous y êtes
les chats sont difficiles
à distinguer des chiens
Soyez seul et ne revenez pas »*

oui, oui, nous chantions quelque chose
comme ça / sans instruments
pour accompagner notre solitude
« si vous ne chantez pas, dansez ! »
En cherchant bien dans les coins
les plus reculés de la poésie
vous trouverez de quoi encrer
la plaquette qui appartient
désormais à tout le monde.
Ce qui est facile, c'est de ne pas
se taire.

*Ne nous taisons pas,
cherchons ce qui se trouve
l'encre ne manque pas
à qui fait parler
les absents de la langue*

oui, oui, nous aimions nous promener
parmi les coquilles vides des marées
le haricot de mer se signale toujours
:: qui vous a révélé ce sable surfacé
comme le métal sous l'étau-limeur ?

Ils finissent tous par se ressembler...
on ne distingue plus de signes
différentiels : ils veulent être compris
même s'ils ne comprennent rien //
par les champs, par les bois, les ciels
verts des couchants ou l'absence
d'horizon : une guirlande de poètes.

Mais le vent se montre délicatement
soucieux de ne pas arracher ces feuilles
qui ne sont ni d'automne ni d'été
caniculaire / le vent aime les loups
de l'hiver (le plus beau vers de
la langue française) et le printemps

signe des pluies de veines et de fibres
musculaires / nous sommes morts
parce que nous n'avons pas encore
vécu // montez sur le ring des nuits !

L'intérieur de soi (dit-il) est un puits sans fond,
surtout si on cherche à en comprendre
les chronologies — et loin de soi
on se perd tant il est vrai que la statue
de sel est le seul véritable risque
que prend l'aventurier des mers du Sud.

Ce souci (risible) qu'ils cultivent : être compris
à défaut de comprendre : poésie en vitrail,
lourde de son plomb et jamais légère
malgré les transparences : conception
(toujours risible) de la résurrection et
de toute autre variation imitée de
l'éternité ou de l'infini : au coup de dés !

Tra la la comme je sais remplir
mon panier de champignons comestibles
et de fleurs faciles à repeindre avec
les moyens de l'aquarelle : « je suis poète »

... mais qui ne l'est pas... dans ces conditions
héritées de la crainte de n'avoir pas épargné
comme c'est l'usage dans les conversations
que la page entretient avec la librairie ?

Tra la la / gambettes des herbes folles
on les voit à travers l'écorce des arbres
au théâtre comme au cinéma : jamais
ici où pourtant nous sommes encore
en train de naître / animaux dénaturés
par l'abus de nourriture et de blessures
infligées à l'autre, le semblable, le frère.

« Des paniers j'en ai rempli quarante ! »
Minces plaquettes fort bien imprimées
mais aussi invendables que des promesses
d'agent immobilier ou de garagiste voisin.
Seins enfants et biroutes naissantes
:: et toujours plus de poils
et de mauvaises odeurs

« je ne meurs pas ! Dis-moi que je
ne meurs pas » — tandis qu'une vieille
errante par passion tresse le chanvre
ou l'osier selon le prix à payer —

trois aveugles par définition secouent
les grelots de la scène spectaculaire
:: ni théâtre ni roman à moins d'un coup
de chance : comme il s'en voit au jeu
proposé par l'analyste : sans trou noir
ni ondes trop explicables : « je vous
en mets combien de corbillons, m'sieurs
dames ? Je veux dire : vous êtes combien
si je sais pas compter comme vous avez appris
dans le grand livre des contes ? J'aime
bien savoir où je mets les pieds, m'sieurs
dames, bien contente toujours de savoir
que je ne me suis pas trompée d'adresse ! »

« Vous ne saurez jamais ce que je pense,
mais je vous souhaite bien du plaisir
si jamais il vous prend l'idée de m'acheter
un exemplaire avec ma signature en tête
et ce que tout le monde sait de la poésie
ensuite. »

des pages non pas comme des oiseaux
envolés suite à une apparition inattendue
:: pages comme les feuilles d'été au fil
de l'eau, rousses d'automne précoce
et recroquevillées dans ce qui reste de vert.

« vous faites le quatrième ? On manque d'un,
rien qu'un et c'est sur vous que ça tombe ! »

ouais... sur moi...

L'enfant de Río

« Avant (mais je sais plus quand)
on avait le choix entre la valse musette
et le rock 'n roll — maintenant
(et quand je dis maintenant c'est aujourd'hui)
on hésite entre le tam-tam et la musique militaire
et qui que j'entends en passant par là
si c'est pas de la *chanson poétique*
que ça veut dire quelque chose —
Moi j'aime quand ça veut dire quelque chose
même si c'est pas ce que j'ai envie d'entendre... »

voix imaginée
avec son contenu
au passage des terrasses
où la consommation
définit le propriétaire
de la moindre parole
destinée à donner un sens
à ce qui n'en a peut-être pas
« car si ça en avait
on irait quelque part, non... ? »

des attablés le coude plié
à la façon des héros de BD
et parmi eux l'ami Río
qui vient d'imaginer
sans qu'on s'en inquiète
que quelqu'un qui a été poète
ne l'est plus par décret personnel
disant « je ne suis plus poète »
à qui veut l'entendre donnant
à supposer qu'il l'ait été ou
que du moins il y a cru ::
parce que l'écriture est une prière
et que la croix est un bon moyen
d'attirer l'attention à la fois
des curieux et de ceux qui
se sentent des clous où ça fait mal —
le spectacle est donné par des fous,
mais des fous sensés, pas si fous

que ça, le coude plié en l'air
des terrasses où la voix seule
porte des traces d'écriture
« cette cochonnerie » / et Río
s'accompagnait de la guitare
pendant que chacun avec son ongle
faisait chanter les verres
« une pareille cochonnerie, alors
que la science et la politique
mènent le monde par les naseaux
et que la moindre existence
s'infantilise en mesurant
la note : ce qu'il faut payer si
on ne veut pas être condamné
à la solitude et à l'ombre
projeté sur les murs tapissés
de coupures et d'étiquettes,
voire de photos à partager.

Oui, oui, on était bien au soleil,
et on n'avait pas de mal à s'imaginer
courant sur un champ de bataille,
harcelé de débris végétaux
et de métaux enfournés hier
par l'ennemi dans l'arrière-cour
de l'empire où des enfants jouent
à devenir des grands comme papa
et comme maman possiblement violée
ainsi que naissent les bâtards,
nos frères comme c'est écrit
et comme personne ne lira plus.

Poète, le chant profond naît
de sa fange, mais sans la poésie
il y revient et la vie n'est plus
ce qu'elle a été du temps
où ça glissait de mot en mot
comme de port en port le flibustier.

« nous en savons peut-être plus
maintenant qu'hier (propose Río
que les reflets d'or de son verre
agitent comme s'il allait mourir
et qu'il avait manqué de chance)
— peut-être (réponds-je en amusant
les mouches de mon souffle coupé)
: mais je ne sais rien de plus improbable
que ce qui n'a pas eu lieu, par expérience
les amis ! Une sacrée expérience
des choses et de l'humain, là couchée
à la surface de millier de pages, écrites,

non écrites, manquées d'un poil de cul
comme disait Río en riant lui aussi
— car nous avons fini de jouer
et la relève s'amuse pour l'instant,
imaginant que le jeu en vaut la chandelle
comme il est dit dans les dissertations
universitaires et même dans la chanson
populaire / sans science et sans politique
tu n'es rien qu'un électeur, une goutte
d'océan dans la possibilité d'un voyage
de l'humain vers une autre humanité :
« avez-vous pensé à vous laver les mains ?
Et aussi à effacer les traces de la nuit ?
Avez-vous emporté les ustensiles
du langage ? Surtout n'oubliez rien
sur le quai / n'oubliez pas votre
dernier regard sur ce qui a été,
on ne sait trop comment, la raison
de tant d'incertitudes ô couples
et éprouvettes ! Ô animaux domestiques !
J'emporterai aussi mon livre de prière,
par exemple Les fleurs du mal ou
les Cantos, peut-être même Paterson...
qui sait ce que j'emporterai si jamais
on me proposait un tel voyage ô
une telle aventure, un tel sujet de roman !

N'oubliez pas votre trobar clus, petits
trouvères enroyautés ! N'oubliez pas
votre Mallarmé, votre Cintas et Musidor
(« non mais qu'il est con çui-là !)
— les Eaux qui nous cernent
ne sont pas nos amies : il n'y a pas
de surface moins propice à l'aventure
/ pas de profondeur aussi dense
que l'infini qui nargue nos calculs
et nos poétiques prévisions car :
la poésie est une question de météo :
de pluie, de vents, d'horizons voyageurs,
de désorientation, de toupie enfantine
sans théorie de la valse :: nous sommes
à la croisée des chemins et pourtant
nous ne savons toujours pas cheminer :
nous ne savons pas non plus crucifier,
ni ressentir exactement la douleur
que l'autre s'inflige à la lecture
des diagnostics / « moi, dit Río,
quand je serai grand, si jamais
ça doit m'arriver comme c'est
le plus probable, je parlerai ma :
langue / et personne ne me comprendra »

Aussi ne sommes-nous pas surpris
par l'averse qui vient du nord-ouest
piquante de froidure et capable
de réveiller le mort qui est en nous
: vite ! Aux abris ! Il est encore temps
de perdre la tête et de ne plus savoir
où mettre ces pieds qui ont depuis
longtemps pris la place de nos mains
/ cours-y vite ! Tant pis pour les contours
qui auraient donné du sens à la :
conversation : tenue seulement
par les *muñecas*, les poupées du romancier
qui en savait plus long que Schopenhauer,
car le roman est autrement complexe,
jusqu'à l'absurde et à l'obscurité,
que la pratique de l'écriture conçue
à partir du sujet et non pas du verbe :
dirait Río en bon grammairien.

Vite fuyons la pluie des terrasses !
Maudit pays aux pluies imprévisibles !
Courons nous mettre à l'abri, apprécions
l'intérieur, relativisons les baies vitrées
qui donnent sur la place où nous avons
nos petites habitudes et nos grandes
ambitions : « Río, je t'en prie ! Pense
que nous sommes mariés et que nous
n'avons pas encore d'enfants ! »

Le piment

« Un peu de piment sur l'ordinaire ?

— Non, Río ! Je t'en prie !
Ne cite personne : nous avons
assez d'ennui comme ça
avec les maîtres du voyage !
Río, pense à notre enfant
qui n'est pas encore né
mais qui mourra un jour /

— Je voulais seulement pimenter
la *frita* de nos amours et de nos rêves...
tomates d'amour et poivrons endormis
: et comme ils ne me demandaient rien
je me suis dit comme ça qu'un peu
de piment
d'autre chose
de différent
d'étranger
ça leur mettrait l'eau à la bouche ! »

curieuse sensation que de se sentir seul
alors qu'on ne l'est pas : une corneille fond
sur le quignon, balayant autant de tourterelles
en ce paysage composé pour tes rêves
au détriment de ta réalité : creusant l'ancien
sentier de gris gravier, ils dénichèrent
une bombe de 250 kg et toute la journée
ce fut l'occasion de nourrir d'autres
conversations : nous ne savons pas nous :
parler : nous voir où nous sommes : nous
apprécier au moins le temps d'en dire
quelque chose qui n'a pas été dit, du :
moins entre les lignes : car les livres :
de prières ne sont pas aussi transparents
que les poèmes de Mallarmé : 250 kg
:: de quoi s'envoyer en l'air une bonne fois
pour toutes : et en charmante compagnie
(ne vous déplaie) car les joggeuses
étaient de la fête et nous évoquâmes

maints jeux olympiques en nous disputant
les médailles : la pluie n'était pas au :
rendez-vous : la tramontane non plus :
les arbres se ressemblaient : l'un glissa
sur la berge et la flèche d'une grue
s'y opposa : applaudissements nourris :
nous n'avons vraiment pas autre chose à faire !

« Río, non ! N'en parle pas ! Laisse-les
:: laisse-nous traverser les ponts de nos
théâtres : *tiers-lieu, autre lieu*, nos stars :
les sous-payées comme les millionnaires
: cette vague incessante des cultures
qui nourrit nos choix essentiels : sommes
nous avec toi, Río ? Ou bien notre enfant
n'est-il pas, ne sera-t-il pas le tien ? »

Les destructions sont-elles nécessaires,
ô fils de putain qui aime l'homme comme
on peint des assiettes ? Non, Río : ne
cite personne, n'interprète pas les rôles
que tu n'as pas créés de tes propres mains.

Que l'ours ou le crocodile tue l'homme,
cela se conçoit aussi bien que l'aventure :
mais que l'homme réduise l'homme à :
ce qu'il sera :: pas facile d'imaginer
autre chose qu'une chanson : une histoire
pour révéler le talent de l'interprète
et concevoir ainsi le palais de ses jours.

« bon, bon ! Pas de piment ! Deux œufs
au plat et un morceau de pain vendu
à prix d'or sur le parvis de nos théâtres.
Festival des imitations conçues pour :
voir si ça se vend aussi bien que la merde ! »

Río voltigeait avec les mouches les oiseaux
les poussières les feuilles les idées les sentences
/ nos ailes ne sont pas des ailes / nos vols
ne sont que le résultat d'une équation :
voler vraiment ce serait être tiré par le haut
/ mais nous sommes soumis à une poussée
verticale inspirée par la vitesse horizontale
/ et ça n'est ni absurde ni complexe mais :
nous en vivons : vivre jusqu'à concevoir
les combats qui façonnent l'Histoire :
une Histoire (il n'y en a qu'une) sans nous
et provisoirement avec eux, les millionnaires
du spectacle et du plaisir de communier
/ la voltige est un art :: la performance

une imposture : mais quelle attente
se satisfait de la rime ou de tout autre signe
d'art ?

« Viens plutôt danser
et te nourrir de moi
viens tâter ma chair
mes trous mes pensées
ne pensons toi et moi
qu'à l'enfant qui va naître
et qui mourra comme un enfant
quand son tour viendra
viens oublie le piment
ne pense plus aux nourritures
qui changent les lieux ordinaires
en théâtre où l'argent coule à flot
imagine que c'est arrivé
et que ce n'était pas prévu
quel bonheur de siéger enfin
dans la pierre d'un tel palais
que c'en est pas totalement vrai ! »

250 kg capables de réduire le temps
en sang en chair en os en cri en vrai !

Passons sur les circonstances de l'explosion.
Nous ne savons pas ce qui s'est passé.
L'arbre a glissé alors que personne n'avait
prévu une telle glissade sur la rive verte
et figée et braoum ! Notre temps s'est changé
en éternité et voilà que nous n'en sommes pas
morts.

Qui chantera ce qui ne s'est pas passé ?

Le piment ne changera rien, mon Río.
Leurs enfants ne sont pas nés.
Ils ne sont pas morts non plus.
Mais déjà ils chantent, cabotent,
rient, se nourrissent de clartés
qui n'éclairent rien, qui tachent
l'ombre comme autant d'éphélides.
La matière même de leurs exploits
ne connaît pas les contraintes du sort.
Rempoche ton flacon de révélations.
Viens plus près du rivage où tout
se passe : si tu regardes bien, si :
tu vis ce qui s'offre à toi et non pas :
ce que te propose la compagnie
des hommes : ailleurs la guerre

refond les données territoriales.
L'heure n'est plus l'heure et le sens
est plus complexe que prévu dans :
les livres de prières où l'image
divine n'est pas encore ou ne sera
jamais aussi claire que la prosodie
de ta langue : et pourtant tu n'es
pas compris : on se demande si :
tu vas bien : là : du côté où on pense :
la loi de la majorité vient de loin,
crois-moi...

et Río quitta les lieux créés pour lui
aussi bien que pour les autres, selon
la règle qui veut qu'on soit forcément
l'autre des autres, sans pouvoir rien
y changer : foi d'animal : ça vous rend
perplexe, jusqu'à ce que la perplexité
se change en folie, sans compter
qu'entretemps on a acquis de l'expérience
et qu'on n'a pas fait que du bien
là où ça fait mal : si j'étais toi, mon Río,
je n'irais pas voir ailleurs si j'y suis.
J'accomplirais mon devoir de futur père
et j'attendrais de le devenir pour de bon !
Joue aux cartes, à la pétanque, à rien
si ça t'inspire, mais surtout pense à moi,
à mes reins, à mes idées qui appartiennent
à la nature et à ma pratique de la prière
dont tu voudras bien juger de la sincérité
en observant les signes de ma sueur
sur la page et l'or des tranches, ô pliures
héritées d'un roman jamais écrit.

La pluie

Ce matin une pluie s'obstine
à fleur des eaux immobiles
la route résonne au frottement
incessant des pneus et le vent
hésite à se lever : feuilles fixes
dans les flaques et les baskets
clapotent au rythme circulaire
imposé par la montre connectée.

Assis sur la tranche d'un dossier,
le parapluie entre les jambes,
l'esprit ne trouve pas le repos.
Éclats de rêves comme limite
du rivage emprunté pour modifier
la sensation de solitude : chien
étonné perd la trace, sautille
et retrouve celle de sa maîtresse.

« Nulle part où aller pour changer
un peu de l'ordinaire ! Rien à humer
dans l'air qui tremble, pas même
le son d'une pièce d'or : ne reviens
pas si c'est ce que tu veux : cesse
donc de refaire ce que je ne sais
plus faire ! » / bientôt les feuilles
frémiront sous tes pas, mais il est
encore trop tôt pour penser à l'hiver.

Quelle lumière projeter sur l'objet
de tant de désir ? On le voit (l'esprit)
rechercher les zones que la pluie
a épargnées sous les branches :
il s'éloigne, vous laissant seul et :
démuni : démuni : démuni : sans
langage pour l'écrire : sans même
le temps d'y penser avant de dire
une « connerie » / aucune ombre
faute de soleil, ce matin : on a perdu
le Nord : le vent s'est tu pour
compliquer les moyens d'orientation

:: marre de rétrécir alors que les conflits
territoriaux épuisent les arguments
humanitaires : « Comment allez-vous ? »
Vous connaissez la réponse : un jour
tout a disparu et personne ne revient,
sauf aux théâtres : « ne me mens pas,
esprit qui n'est plus là pour dire
le contraire (qu'il y est) : je t'ai vu
franchir la limite que je me suis imposée
pour n'aimer que toi, ô Río ! »

voici de quoi
vous faire aimer
et pour pas cher
comme au kebab.

Oui, oui (je ne le répèterai jamais assez)
oui nous avons aimé toutes ces paroles,
et ces rythmes nous ont enchantés :
guiboles comprises : et fessier prometteur
d'une réinterprétation le moment venu :
et il vient : quelquefois trop tard, c'est vrai
: mais sommes-nous faits pour durer plus
longtemps ? Ces ombres qui ne s'expliquent
pas sont des effets de rideaux et de cintres.

Nous voici perchés comme des oiseaux
(choisi l'oiseau, je ferai le reste)
le vent hésite encore : rendre fou
ou au contraire douer d'un sixième sens
tel que le commanditaire en rêve
depuis que tout est possible question
illusion : l'esprit semblait fuir maintenant.
Il avait atteint la limite que je me suis donnée.
Il se sentait peut-être libre de penser
que je suis incapable de tracer cette limite.
Il fendait l'air saturé de gouttes d'eau
et d'ondes moins vérifiables par la seule
exposition de la main : les pattes des oiseaux
sont bien adaptées à la prise sur l'écorce
encore vivace malgré tant d'Histoire
et de meurtres que l'amour efface
comme si la mémoire n'avait pas d'autre
fonction : nous autres volatiles des arbres
et eux les arbres qui donnent leurs noms
aux lieux que nous finissons par aimer
comme si nous en étions les propriétaires.

Río ouvrit le parapluie et écouta la pluie.
On ne l'entend pas sans parapluie du
moins pas avec cette intensité qui imite

la langue : celle qui lui vient à l'esprit
tandis que celui-ci se promène sur l'eau
et que d'autres existences se laissent
aller : « tu ne quitteras pas ces lieux
qui donnent leur nom à ce que tu fuis :
ce que tu vois n'a jamais existé :
ce qui a existé ne se voit pas :
et ce qui existe tu ne seras plus là
pour en témoigner :
(crois-moi sur parole, j'ai déjà essayé
et j'ai fait rire tout le monde, riant moi
aussi et proposant mon ventre à l'idée
d'humanité : comme tu crois écrire
alors que tu continues de parler !)

ce matin l'esprit est à l'œuvre de l'infini
et de sa formidable construction spatiale.

Chante si ça ne s'écrit pas !
Et pendant que je me déshabille
ouvre la fenêtre au vent et à la ville
et laisse-toi caresser par ces rideaux
communautaires : laisse qu'ils te mentent
comme tu ne sais rien dire d'autre.

Nous aimons ne plus y penser,
sachant que nous y repenserons
dès que l'occasion se présentera
de nouveau : comme elle s'est
toujours présentée : depuis le jour
où le jour s'est mis à exister :
où la nuit n'est plus de tout repos :
nous allons nous divertir avec les :
autres : ceux que tu connais et les :
autres : toute la diversité de pensée
et de goûts : nous retrouvons ce qui :
s'est perdu : sachant que ce qui :
se perd se retrouve : un jour ou :
l'autre : il suffit d'un parfum de vanille
de caramel de saucisse et l'esprit :
revient : en oiseau si tu veux : mais
n'insiste pas sur les conditions
de son retour parmi nous, parmi
eux : le temps précise dans son acte
de foi : que tu es pétri d'une douce
patience : pas pressé de mourir
et attentif au moindre signe de vie :
telle que la feuille détachée qui tournoie
alors que le vent hésite à changer
son destin : la pluie cesse d'être pluie :
la fête est une fête populaire, sois

assez juste pour le penser
avant de te coucher
sans cette idée
que je suis là
pour te donner à rêver.

Río soupira comme le Maure
en jetant par-dessus son épaule
un dernier regard sur l'eau
qui sembla s'immobiliser
comme si rien d'autre désormais
ne pouvait exister.

Qui suis-je si tu m'oublies ?
Si tu te couches sans moi ?
Si je referme les volets
de l'extérieur ?
Je ne conçois pas le poème sans toi.
Sans ta chair toujours visitée.
De jour comme de nuit, ta chair
nommée, numérisée, mise en réseau.
Nous avons vécu jusqu'à ne plus exister.
Ce qui arrive à tout le monde.
Sauf à l'heure du spectacle.
De la série qui recommence
ce qui n'a jamais commencé :
la fiction jamais n'annonce le roman.

Je te dis que la pluie a cessé
de se disperser comme la poussière
de tes déserts : mais tu dors,
immobile dans l'obscurité,
à peine un effet de persienne
dans la complexité de tes draps.
Si j'ouvrais les volets
(toujours de l'extérieur)
la lumière ne t'éveillerait pas
car ce n'est plus de la lumière
ce jour qui vient de naître.
Je me demande ce que c'est...

Le contrat

« Río ? C'est toi... ? »

« Qui veux-tu que ce soit ! »

« Je ne sais pas : depuis le temps... »

« La nuit vient à peine de commencer »

il consulte sa montre connectée.
L'été est « caniculaire » / qui
sommes-nous ? Toi et moi
depuis toujours : mon cœur
a perdu le rythme des saisons.
Oui, oui, c'est moi ! Qui d'autre
si c'est toi ? J'attends le matin.
La première idée de toi : le jardin
est une illusion d'optique : je
(moi) n'y retrouve ni métaphysique
ni objectivité : des prévisions
de croissance et de couleur /
les pas superposés et perdus.
Une idée du monde aussi :
une idée télévisuelle reconnais-le.
Montage en déstructuration constante.
Je ne sais pas qui est qui et je m'en fous.
« C'est toi ? » — jamais je n'ai été
autant moi qu'avec toi : nous irons
pleurer ensemble au bord de la rivière
qui devient fleuve avec un peu :
d'imagination : la houle sous les pieds :
comme si la mer était le rêve en cours
de ce qui nous sert de terre : croisons
au large de ces côtes qui nous renvoient
naître chaque fois que nous y retournons.
Une première idée suggérée par l'attente
revenue en catimini : un seul mot imité
de l'envers : qui connaîtra le bonheur
s'il ne signe pas un contrat en or ?

« Río ? C'est toi... ? » Qui, moi ?

Alors que les saveurs du matin
par les interstices pénètrent
ces lieux que nous connaissons
alors qu'ils ne nous appartiennent
pas : le sériatim est-il bien distinct
du temps que nous inflige l'esprit ?
Quel concept fuit notre raison ?
Et de quel mot non écrit le nommer ?
Quelque chose s'est-il perdu en route ?
Avons-nous manqué de discernement ?
Toutes ces questions qui pendent
comme des rideaux aux fenêtres
aveugles : et tu me demandes
si je suis moi ou si je suis encore
là : si j'ai été un enfant ou si je suis
un effet de l'imagination : l'écran
ne connaît pas le temps : le monde,
ce monde que nous haïssons par
définition : voilà qu'il se peuple
d'autres règnes : mais trouverons
-nous de quoi manger aujourd'hui ?
Nous n'avons pas signé le contrat
en or qui rutille dans les nouvelles
du jour : ce n'est pas faute d'être
en vente : le trottoir étage ses vitrines
et ses entrées / que se passe-t-il
quand l'argent vient changer la donne ?

Moi ? Un fruit, même amer, suffirait
à me rendre joyeux au moins le temps
de concevoir d'autres malheurs ou :
manques de chance : poursuivi
par les autorités : salauds impunis
car il n'y a pas d'autres lois : fruit
cueilli sur l'oranger sauvage, écorce
du savoir : de loin la mer semble
d'huile : mais une fois au large :
la houle donne la mesure de cette
puissance : impliquant aux pieds
une poussée impossible à mesurer :
et dans l'eau de loin si calme, si
douce, le clapotis vous gifle les joues,
unités premières de la tempête
aux solstices, passé le temps
de l'été, sans vue imprenable
sur les ravages de l'hiver : étage
réservé à ceux qui en ont les moyens
et qui finissent par mourir comme
tout le monde : stars commanditées
par les spectacles qu'on attend
comme le Messie : ce besoin

d'inverser les pôles du désir.

Ce matin Río descend la poubelle
et croise d'autres poubelles dans
l'escalier : le rendez-vous de ces fées
du logis est aussi une poubelle : temps
gagné sur l'hygiène et la tranquillité
d'esprit : enfant, il lorgnait la transparence
noire des sacs : ces bras habitués
à ne pas changer l'ordre des choses :
« C'est toi, Río ? » — Moi et les autres !
Je n'ai guère changé moi non plus,
à part la dimension du T-shirt et :
la pointure : ce sourire sans intention
métaphysique ni objective : la sensation
mal définie d'être la cause inexplicable
de la solitude qui s'est installée entre
toi et moi : dit-il sans le dire car il vient
d'avaler la première gorgée de café :
avant même de saisir le bond
de la première idée : pas le temps
de *grapher* : car il n'écrit plus : il *graphie*.
Il n'a plus besoin de grammaire pour :
alimenter la page, le mur, l'écran, rien
des fois : juste une idée en l'air : tout
s'explique : et le voilà dans la rue.

Il suit quelqu'un qui connaît le chemin.
Ils reviendront sur leurs pas à l'heure
de rendre des comptes : l'escalier est
le même : une copie d'escalier : plagiat
d'autres phénomènes plus complexes.
« Nous voilà bien ! » Sans contrat tu :
fais quoi, Río ? Des écailles de poisson
scintillaient dans le blanc de l'évier :
comme les mots essentiels dans le texte.
« Te souvient-il de la houle entre le cap
et l'estuaire ? Et cette poussée vers le haut
provoquée non pas par le profil de l'aile,
mais par la physique des marées :
contradictoires : non pas oiseau mais
: pierre jetée en l'air : soumise aux rires
de ceux qui savent déjà, savent de longue
date : peut-être pas tout mais ils savent :
et cela suffit à faire d'eux des maîtres :
alors que la houle ne sera jamais leur
esclave : sans contrat tu rêves d'Hollywood,
de Sénat, de Stade : sans contrat tu :
applaudis ou tu crèves : Río ! Est-ce
toi ? Ou ne suis-je plus moi ? Qui :
nous a déposé sur ce rivage sans :

explication ? Cherche dans ta mémoire :
l'instant de la non signature : l'épisode
manquant : « Tu ne devrais pas écailler
ces sardines » — oui, je sais, mais ces :
écaillés qui s'agencent dans le blanc
de l'email : ah ! J'aimerais tant que tu
me comprennes ! J'ai besoin de cet :
enfant — à partir de quelle génération
la mémoire s'efface-t-elle au point
qu'on ne ressent rien devant ces croix ?
« Ma mère n'écaillait pas les sardines :
ni la voisine ni sa cousine personne
n'écaillait les sardines et on se fichait
pas mal de la blancheur de l'évier
et mes petites mains d'enfant brisaient
le jet d'eau : elles ne les étripaient pas
non plus : qui es-tu si je réponds « qui
veux-tu que ce soit ? »

Le chemin
n'est pas le tien.

Ils creusent et tu sais ce qu'ils trouvent ?
Une tête de nègre si tu le sais !
Aucune civilisation ne connaît le secret
d'une peau aussi douce que le sel
qui demeure dans la main une fois
le corps retiré des profondeurs
où le hasard l'a condamné
à ne plus exister avec ou sans contrat.
Plusieurs fois par an, aux solstices
comme aux équinoxes, on remonte
des corps ou s'ils flottent on les tire
sur le sable : mais on ignore le nombre
de ceux qui ont été emportés : à jamais
car la chair est d'abord une nourriture
et bien bête celui ou celle qui l'ignore
et passe son chemin, se souciant
toutefois de l'état de son propre corps :
lequel appartient à quelqu'un, par contrat
ou par décret tombé avec la pluie
qui agace nos sens si le chemin
est aussi interminable que tes questions !

Esclavitude

Hésitation bien légitime
entre les mots trouvés
dans la rue et les signes
rencontrés par-delà le fleuve
et sous les arbres : un jour
de nostalgie tombée du ciel
suite à il ne sait quel réveil
plus matinal que prévu —
« Vous ramasserez aussi
les fleurs fanées : veillez
à ne pas déranger l'ordre
établi par les habitudes et
la volonté d'être du même
côté de la vérité faite Droit.
Notez que vos enfants nés
à la même date iront au
Paradis / Paradis le mot
est jeté parmi les autres :
On n'est pas venu pour rien ! »

écran, vapette et gode : reflet dans la vitrine
qui se rapproche tandis que Pégase « rue
sur pignon » : la possibilité d'un amour
presque parfait à prendre en considération
avant de sauter dans le vide où les trains
vont plus vite que les idées en cours de :
d'évaluation : donne un nom vite le nom
aux passages des limites tracées pour
« ne plus jamais se perdre » car : vous
êtes censé vous être perdu au moins :
une fois : une diode interdit l'effacement
même accidentel : mais les mots en jeu
ne sont plus ceux que vous avez criés
au moment de reconnaître qu'il n'y avait
pas d'autre solution : et vous voici :
en vitrine : cette fois on vend la robe
de la mariée : viendra le temps où :
ce qui se vendra n'aura pas de prix.

Ménagez les chevilles, mes enfants !

Vos trajets n'intègrent pas le zigzag.
Que les chevilles du passant imposent
leur angle de projection : vous traversez
une zone connue avec un bit d'avance,
ce qui détermine votre position à l'arrivée.
Les jours ne se ressemblent pas, mais :
la différence est un infini pas facile
à conceptualiser : vous vous souviendrez
d'un détail qui aura son importance au :
moment de ne plus savoir qu'en faire :
« c'est la vie » / il n'y en a pas d'autre
et celle des autres ne vaut pas mieux :
alors balayons ces personnages sans
en oublier un seul : il n'y a plus rien
à raconter : ni aux petits-enfants ni :
aux futurs acteurs de la poésie : Ríó
poussa une porte, il entra ou sortit :
le jardin ne sentait pas la pluie : mais
il ne disait rien non plus des intentions
qui l'enfermaient dans un concept
élaboré entre l'idée et l'acte : pourtant
il pleuvait et il n'y avait plus de bobines
dans les cabines de projection : les morts
donnaient des conseils d'hygiène et
: des leçons d'entretien musculaire.

On a beau dire,
ce qui arrive
commence toujours
par un objet
tranquillement
arraché aux jours
et aux nuits.

Ça arrive au moment
où le temps n'était plus
au rendez-vous :
quelque chose qui vient
ou qui était déjà là...

qui sait ce qui arrive
quand ça n'arrive pas ?

Il nota à la main cette évaluation
causée sans doute par un arrêt
au bord de l'eau : un cantonnier
a effacé toutes les traces d'une
movida : il s'éloigne, le sac sur
une épaule et l'autre main actionne
les griffes expertes de son bâton.
Ici les enfants sont ou trop petits

ou pas assez grands : s'émerveille
un cerveau au cancanage : quelle
prosodie vient de se signaler ?

L'esprit hélas
n'est plus aux aguets.
Sa zone d'influence
ne comprend pas
ces proximités.

Exige un coup d'avance,
sinon menace de folie
l'être qui n'a rien demandé
d'autre que d'arriver à l'heure.

Qu'est-ce que ceci ?
Ce sera ce que le mot
voudra que ce soit.
Rien d'autre à faire
ici que de passer
à autre chose.

Rechercher le signe sans importance.
Ne pas le trouver et rencontrer
une telle complexité qu'il faut bien
s'avouer vaincu et il rejoue avec
le même accompagnement
du regard et du frisson « nouveau ».

choisir la feuille
ou la brindille
la goutte d'eau
ou le bleu d'un corset

si le temps ne s'arrête pas
alors ne nous arrêtons pas
non plus : continuons
à choisir ce qui arrive
et ne s'arrête pas

ce qui arrivera
ce sera soit la fin
soit le milieu
de quelque chose

Si je te crois ? Bien sûr que j'écoute
et même je lis et vois la page
annoncer la suivante, je crois
mais tu as raison : je n'en suis pas
sûre, je le serais si j'avais connu
moi aussi cette attente d'un sens

à donner avant que son objet
retourne d'où il vient, ni rapide
ni lent, aliène du temps je crois :
impossible à situer dans l'enfance
ou plus proche de nous dans :
le premier coït / Si je te crois ?
Comment peux-tu en douter ?
Ne sommes-nous pas plus proches
depuis que nous pensons nous aimer ?

S'il n'y a pas de poésie
dans la seule présence
de l'objet le moins sacré
(ou je ne sais pas moi :
disons le plus pauvre de sens,
d'aspect, d'origine, d'histoire)
alors tout ceci ne nous concerne
pas : nous qui nous promenons
la langue dehors, au spectacle
de la moindre chose comme
au théâtre des grandes performances
— tout ceci ne serait que de la merde :
le gentil colibri comme la plus grande
et la plus effroyable et injuste guerre
de territoire, d'idéologie ou d'amour.

S'il n'y a rien d'autre
que ce que ça vaut
sur le marché
des esclavitudes

veuillez noter que nous ne sommes pas seuls
et que l'idée d'un monde conçu pour notre usage
est la pire qu'on puisse enseigner sur les bancs
de nos écoles : prenons la chose à contrepied.
Mettons le nez à la surface et les doigts dedans.

Ça ne vous fait pas plaisir de réciter des vers
qui ne contiennent rien que ce qu'ils mettent en scène ?

La poésie est un strapontin : vous n'avez pas
droit à un autre spectacle si vous êtes arrivés
après les autres : profitez de l'inconfort pour :
 en savoir un peu plus
 sur ce qui est possible
 et ce qui ne l'est plus :
 je vous attends à la sortie.

Le silence

Ce matin encore
je m'assois pour prendre
un café à la terrasse
et à peine ai-je eu le temps
de sortir mon petit carnet
v'là que tout le monde s'en va
alors que quand je suis arrivé
je vous prie de croire que :
les conversations allaient :
bon train / investissement
d'un euro à comptabiliser
en pertes : le ciel s'est éclairci
lâchant une volée de gouttes
d'eau : barmaid se précipitant
pour actionner la manivelle
du parapluie/parasol : juste
un souhait poli sans perspective
de conversation : vous reviendrez
sans rien à proposer à l'impro
du jour : pas même un animal
domestique pour caresser du poil :
autre café plus corsé en guise
de rythme — nous mesurons
ainsi le niveau de solitude dès
: qu'il est question de trouver
du nouveau ou de raccorder
l'instrument d'une si longue
et désespérée expérience
de l'autre : *tra la la* propose
l'esprit toujours en verve dès
: que la caisse de résonance
reçoit les ondes en vigueur
au paradis artificiel
qu'on a payé rubis
sur l'ongle

le crâne vidé de toute substance poétique
ainsi que le cœur et même les os
qui menacent de ne plus soutenir
la composition en muscle que les nerfs

invitent au repos : pieds en l'air selon
une disposition favorable à une meilleure
distribution des nourritures : le carnet
ouvert à la page d'hier : puis un avant
-hier : et ainsi jusqu'au jour où il a
commencé à pleuvoir de manière
systématique après le brouillard
et au moment où les périphériques
dans les deux sens donnent un sens
à ce qui n'en a peut-être pas : car si
nous ne sommes pas maîtres du temps
: celui qui reste à vivre : qu'est-ce qu'on
fout ici, nom de Dieu !

« Je ne sais pas, Río, mais j'ai si peur
de la rue et de ses existences foirées,
si peur de te perdre à l'angle d'un mot
qui désigne l'objet sans l'intégrer vraiment
: ou deux objets parfaitement inutiles
tant qu'on ne s'en sert pas : peut-être
deux manières de concevoir la couleur
ou je ne sais pas moi : la ligne d'horizon
sans laquelle tout ceci n'a aucun sens :
je ne fais pas ce que tu veux mais je t'aime. »

en regardant bien
entre les feuilles
et à la surface
de l'eau à peine
renouvelée :

quelque chose
me dit
que je n'ai pas tort
d'être venu.

Venu seul faute
de temps —
presque aussi seul
que malheureux.

Peut-être les ailes
ou la grappe de glands
— je ne sais pas, moi !
Dis quelque chose !

Personne ne sera puni.
Chacun disparaîtra à jamais.
Un refrain par-ci, par-là,
ou rien si le temps presse.

Ne craignons que la loi de l'Homme
: pire que la loi de la Jungle, la loi
: que l'Homme impose à l'homme,
alors que rien ne presse ici-bas.

Il n'y a pas d'injustice, rien que de la douleur :
faut qu'on se sorte de là, nom de Dieu !
Et les conversations s'interrompirent
alors que ma tasse de café commençait
à peine à fumer : pas même un premier
mot pour désigner l'impact d'une goutte
de pluie ensoleillée : des gens pressés
d'en finir avec ce qu'ils ne sont pas.

Une goutte
n'est jamais seule
ce qui n'est pas le cas
de la flaque.

Petit nous aimons
patauger :
grand nous ne pataugeons
plus.

Nous comptons les gouttes
qui verticalement tombent
du ciel très bleu,
sachant qu'il est impossible
d'en savoir plus.

Ainsi nous ne parlons pas
à tout le monde,
mais seulement à quelques-uns :
ou pire à soi-même
sans que personne
ne le sache.

Manque le feu entre l'air et la terre :
le feu qui change la forme en cendres :
ce sont donc les saisons qui changent
les moyens de reproduction
à grande échelle
en spectacle/refrain
en attente/prière
en fuite/là

je ne sais pas si c'est Río qui entre
dans la cage d'escalier pour monter
comme il en sort pour faire semblant
de se perdre parmi les autres

sur le guéridon mouillé et chaud
la tasse n'est pas vide : il n'y a plus
personne sur la terrasse : plus personne
et pourtant tout y est : il suffit de dire
qui est qui : et ça n'intéresse personne
que soi et peut-être une amoureuse
qui se cherche et se trouve à même
ces possibles : tu ne sauras jamais
si tu avais raison ou si la raison
n'y tient qu'à un fil.

Qu'est-ce que ceci ?
Si je le sais, je mens.
Si je l'ignore, je sais
que je n'ai pas tort.

On a toujours raison
de croire être venu
alors qu'on n'y est
pour rien.

L'écriture jamais
ne vaudra la parole.

En tout cas pas
en matière de poésie.

Un reflet ne sera jamais
qu'un reflet.

L'invention du miroir
n'est pas due au hasard.

Bien des choses
se sont passées
depuis.

Et nous n'avons pas
tout dit.

Ce qui nous réduit
au silence.

Un beau silence romanesque
comme on n'en écrit plus.

La seiche

Valse hésitation dans le pyramidion.
Les larbins de haut vol se partagent le trésor.
Les renvois d'ascenseur produisent un bruit
de rouille et de translation verticale faussée
par les influences : on se croirait à Versailles.

Ce qui est beau
ne l'est pas
parce que c'est beau.
On peut en dire autant
de ce qui est belle.

Ce qui est beau
est bon
comme le pain
qui sort du four ;

mais une fois
passé
le temps des
conversations,
le pain ne sert plus
de référence.

On pense
que le pire
est encore
à venir.

Voilà pourquoi
nous ne comprenons
rien.

Voilà pourquoi
nous ne sommes
plus là.

Vers quoi émigrer ?

Des carcasses dans la houle,

d'hommes, de machines, de
rien / le grappin de plomb
qui sert à pêcher la seiche
est bariolé de fils / d'hommes,
de machines, de tout ce qui
flotte une fois que la mécanique
des gaz est en marche / d'ici
on voit très bien ce qui se joue :
nos semblables aux prises avec
le désir d'aller le plus loin possible
avec les moyens du bord : rien
qui flotte aussi, happé par la houle,
avec des couleurs criardes
jusque dans la moindre parole.

Nos chants finissent
en objets
archéologiques et :
la conférence s'achève
par le bruit des chaises
qu'on ramène chez soi.

Tu as l'âge d'en penser
quelque chose, crois-moi.
Une affiche annonce
la prochaine matinée.

Ainsi dimanche est passé.

Et le soir en se couchant
parmi les autres qui dorment
déjà, le petit Río consultait
le dernier épisode de X13.

Tu as oublié ta casquette
sur le strapontin, cours
tant que c'est possible :
le plomb est percé
verticalement
d'un trou par où
le fil forme grappin
d'un côté et de l'autre
boucle où se noue
le fil tendu entre ta main
blessée et la profondeur
que la seiche connaît
si bien que le piège
ne lui paraît pas évident
et tu remontes ta prise
avec gourmandise.

Le mot fin apparut
sur l'écran que cisaille
le rideau rouge.
Cette casquette est
un cadeau de Noël
Fais en sorte qu'elle
le demeure.

Encore une conquête qui va nous coûter cher !
Grogne le Vieux en abaissant la ligne
d'horizon : la mer remplie d'étoiles.
Les salauds qui nous gouvernent : dire
que j'aurais pu être de ceux-là si :
j'avais suivi le cursus défini par la :
Constitution / les uns suivent, les autres
s'arrêtent sous les arbres, des enfants
ne posent pas les bonnes questions :
tu peux me croire : pas les bonnes
questions : et nous irons ensemble
ou en ordre dispersé : en famille ou :
seul comme il n'est pas possible
de l'être quand on y pense : en chantant
car dans ces tristes conditions la poésie
n'est plus qu'un souvenir aussi vieux
que la première fois où tu eus
vraiment peur : dans le tunnel
à l'heure du train : à une minute
près l'heure qui n'a pas le temps.

Nous avons besoin de miracles,
pas de démonstrations hypothétiques.

Au plomb, à la bulle ou à la cuillère,
écoutant le sifflement tête du Mitchell.
La fibre de verre en arc de cercle.
Les pieds dans la vase jusqu'aux chevilles.
Arcbouté comme la branche qui lutte
contre la tramontane ou l'autan : chair
en phase avec l'effort nécessaire.
Sur la digue les curieux s'immobilisent.
C'était avant toute conférence et
la projection n'eut lieu que plus tard :
trop tard : l'âge adulte est une défaite
de l'enfance, crois-moi, je te le dis
parce que ça n'a plus d'importance
: je vais crever d'autre chose mais
bon quoi de ça ou d'autre chose :
je ne te laisse rien : ni argent ni
femme : je n'ai servi à rien en somme
: mais tu te serviras de moi si je
: ne me trompe pas / ainsi au mot

fin : le brouhaha des corps qui
se lèvent, des chaises qu'on plie.
On n'entend pas le rideau au discret
moteur : le mot fin dans les godets
d'or et de rouge : avec un balancement
oblique (comme ça) de l'ensemble :
tu n'as pas la taille, pas encore, crois-moi,
mais là n'est pas la question : tu suis
sans chercher à te distinguer : déjà
fort en thèmes les mieux partagés
pour exister selon ce qui s'impose
à l'esprit : l'allure molle de ces larbins
venus de tous les horizons même d'ici.
Ainsi est venu le soir une fois de plus
et regagnant le logis familial par le
chemin le plus court : entends à peine
sur le seuil les chuchotements du Siemens
à lampes Rimlock : ondes très courtes
trahissant la discrète mais opiniâtre
surveillance mise en place par les larbins
de l'État : puis le rêve étend sa surface
et devient le large à la houle traîtresse.

Ta casquette
n'est pas celle
du père Bugeaud.

On en aura détruit
des futurs pourtant
commencés
comme il faut,
dans le langage
et la prosodie.

Ne nous étonnons pas
si nous sommes haïs.
Nous disparaîtrons
comme nous ne sommes
pas venus.

Toute cette littérature
conçue pour distraire,
éduquer, émouvoir,
balayée non pas
par le temps
mais par l'usage
que nous en faisons
en ce moment.

L'air qui vient de la mer
ce soir n'est pas plus chaud

que l'haleine des filles
qu'on se donne
pour ne pas les posséder
comme nous possédons
nos enfants.

Les poètes

Un moment enivré
par la terre chaude
que vient de mouiller
la pluie d'été : sent
que cela pourrait bien
donner un sens au mot
qui lui vient à l'esprit
et qui pourtant ne désigne
rien de ce qu'il voit alentour.

Le désir de vivre n'est pas
révolte : pas soumission
non plus : pas même histoire
d'attendre sans en avoir l'air
ou sans avoir cet air stupide
qui change le passant en croyant.

Voyons, voyons... ce que je sais
n'a aucune importance sauf
s'il s'agit de recommencer.
Ce que j'ignore veut que je vive
des fois que ce soit important
au moment d'en finir avec tout
ça : j'ai beau y penser en pur
esthète, je parais en acteur.
On ne se sortira pas du cercle
où la folie nous a enfermés.

Tu sors et ce sont les refrains
qui traversent les murs, les
chants que les mains inspirent
à l'esprit ou à autre chose :
j'en sais rien : n'existe que
l'autre : ouvrier ou marchand,
prédicant ou prier d'aller
voir ailleurs s'il y est.

Tu ne possèderas jamais rien.
Tu seras l'objet de convoitise
ou de moquerie selon la chance

ou le récit interrompu par les
circonstances : tout t'appartient.

Le matin ou le soir, quelquefois
matin ET soir, Río trouve de quoi
alimenter sa pauvre prétention
au bonheur d'avoir écrit pour
être lu : on le voit de jour comme
de nuit : il disserte et peaufine
tout en dissertant : la vie se perd
dans n'importe laquelle de ces rues
qui sentent encore leur Moyen âge.

Aucun visage juvénile ne remplacera
le profil étroit de la vieillesse qui se tait.

Mais si le vieux ou la vieille est en proie
aux flammes de la graphomanie ambiante,
alors le portrait de n'importe quelle
jeune fille de bonne famille fera l'affaire
de l'éditeur et de ses marchands
de convoitises : nous avons refermé
ces vitrines automatiques et la ville
nous est apparue dans son suaire.

Glisse une pièce
dans la fente
prévue à cet effet :
regard émerveillé
par la possibilité
de parvenir à duper
la ruse du forain.

Voulez-vous aller
plus loin que la fin ?
Voici le sucre et
son bâton, sa pomme
et les éclairages
qui faussent les angles
de ce spectacle de soi
donné par les autres.

Petit bourgeois chie
sur le seuil de granit
et s'enfuit en criant
qu'il ne sait pas chanter
mais qu'il connaît
les paroles en usage
depuis que l'Empire
est entré dans l'Histoire.

Heureusement que la majuscule
est à la portée de tout le monde,
y compris les derniers arrivés.

Bébé Río dans son berceau
aimait la spirale colorée
qu'un visage familier
et pas beaucoup plus âgé
agitait comme clochettes
en faisant vibrer sa langue,
car ni l'un ni l'autre ne savait
parler de choses aussi simples.

Il suffisait de désirer
et de le dire clairement,
sans les mots toutefois,
mais un jour sera celui-ci.

Un jour en forme d'étoile de mer,
sans la mer des vacances mais avec
la carte postale maintes fois revue
pour en découvrir les détails infimes.
Grains de lumière et effet de biseau.

Une danseuse de flamenco
exprima son regret de ne pas
avoir été violée en son jeune
âge et sa cuisse en dit long
sur ce qu'elle sait maintenant
de l'amour et de ses variantes,
les poétiques comme les autres.

« Río tu ne dors pas et je ne rêve pas
non plus — sommes-nous si loin de tout ? »

des poupées : immobiles sur fond
de réalité : « si je pouvais parler des
autres : mais c'est tellement difficile
de croire en leur existence ! »

des poupées : la poussière croît
avec l'attente et il ne se passe rien
qui vaille la peine d'être raconté.
Les noms me rappellent des lieux,
dis-tu en plongeant ton couteau
dans la terrine de sanglier : je
ne parlerai plus de moi, promis !

Installant le viol à l'endroit de l'enfance
en lieu et place d'autres apprentissages.

Nous irons manger
sur l'herbe du rivage
au milieu des coquilles
vides manger ensemble.

Il n'y a rien comme deux
dîneurs de rivage
pour alimenter le récit
d'une perte de sens.

Mais peut-être que non,
que c'est trop tard
ou inutile ou pas assez.
Qui sait ce que c'est
maintenant que tout
est dit
et mal dit ?

Mille poètes valent-ils mieux qu'un seul ?
Celui qui ne vaut pas grand-chose si
sa langue n'est plus la langue,
si son histoire ne dit rien d'autre...
mille poètes multipliés par mille
et même plus si on s'en tient
aux statistiques de nos sociologues.
Mille poètes et l'impossibilité de lire
autant de pages : cloîtré comme on dit
dans le silence ou l'obscurité, dans
le manque de vie (comme au marché)
ou de lumière (aux fenêtres doublées
de cuir encore vivant) / mille poètes
et le glissement sur la pente mouillée
des feuilles qui ne trahissent pas
(à cette distance) l'eau qui ruisselle
sous elles
« Qui est poète et qui ne l'est pas
si je le suis ? »

La lettre

ou Fruits et légumes

À l'intérieur il est chez lui
: dehors il n'est pas
chez les autres
vous
m'en mettrez
une livre
avez-vous
revu
la situation
deux jours
que j'attends
et je ne sais
toujours pas
si les choses
redeviendront
ce qu'elles ont
toujours été
une livre pas plus
je ne me nourris plus
comme avant
l'âge
et vous savez quoi
s'il se met à pleuvoir
je prendrai un café
c'est ainsi
depuis que je ne suis plus
moi-même
comme vous savez
je ne sais pas
je n'ai jamais su
attendre attendre
quoi
je vous le demande
et deux pièces
de courgette
c'est ouvert
jusque tard
le soir

des fois la nuit
nous attendons
on ne sait quoi
si c'est ça attendre
bien le bonjour
je ne suis plus là
ni dedans
ni dehors
j'ai perdu
mon temps
je n'ai plus l'âge
de ne pas
le perdre
à l'heure
qu'il est
il est possible
qu'il pleuve
nous avons
connu pire
comme fin d'été
une poignée
de persil
merci vous
êtes irremplaçable
non demain
je ne sors pas
je ne peux rien
vous promettre
pour après
ce sera toujours
une livre
courgettes ou pas
ou aubergines
deux poivrons
j'oubliais l'oignon
vous avez raison
c'est avant-hier
que je l'ai oublié
depuis il me semble
habiter un étage
plus haut
un autre jour
ce sera
un étage plus bas
j'ai écrit une lettre
à la campagne
d'où je viens
(d'où je suis venu)
vous savez à qui
nous en avons
parlé si souvent

des années
que chaque jeudi
je descends
et quelquefois
j'attends que la pluie
cesse ou tombe enfin
je ne sais jamais
quel jour nous sommes
vous et moi sommes
la lettre inclut
vos excuses
pour dimanche
elle comprendra
si elle n'a pas
déjà compris
le ciel était
gris ou sale
nous n'avons pas osé
aller plus loin
et à midi
nous prenions
un café
sous l'auvent
de toile grise
ou sale
la lettre est partie
ce matin
elle arrivera demain
elle la lira
vous pouvez en être sûr
elle lit tout ce qu'on lui écrit
que ce soit bien écrit
ou trop vite décidé
dans le jardin
on trouve de quoi
parler poésie
ne sachant plus
si c'était le silence
ou au contraire
le bruit des feuilles
une livre
je diminue
ma ration quotidienne
il paraît que c'est normal
avec l'âge et ceci
et cela on ne sait plus
si on le savait
ou si on vient de l'apprendre
ce ne sera pas
la première lettre
du genre

il y en a eu d'autres
mais vous le savez
mieux que moi
merci pour
le persil
si vous avez le temps
bien qu'on soit jeudi
montez jusque chez moi
le feu l'acier l'eau qui bout
fenêtre ouverte ou fermée
selon qu'il pleut
ou s'il vente imaginez
la torsion des rideaux
la nappe de dentelle
qui se plie sous la vasque
où nos lys se consomment
ne me dites pas non
ni oui sachez seulement
que j'écirai toutes les lettres
que vous exigerez de moi
elle les lira
elle me l'a dit
elle n'écirra rien en réponse
le dimanche elle attend
et rien n'arrive
nous nous excusons
vous et moi
et le jeudi nous commerçons
pour la semaine
avec cette idée que dimanche
nous pourrons lui expliquer
ce qui n'est pas dit clairement
dans la lettre
la dernière
et les autres avant
elle vous écoutera
servira la frênette
dans nos petits verres
hérités de la tradition
qui porte notre nom
nous avons encore
tellement de temps
devant nous
vous et moi
et elle dans notre maison
du dimanche.

Le café

La ville ? Les journaux (blogs) ? Le voisin
qui vous guette assis déjà au guéridon
qui sent sa réglisse : autre télévision.
Les fantômes de la nuit, personnages
reconnaissables malgré les masques.
Bon, bon, ce sera un café, comment va
Bobonne ? Vous avez lu ce qu'on en dit ?
Notre escalier a besoin d'un coup de neuf,
croyez-moi ! On ne s'y reconnaît plus :
voyons voir : c'est quoi mon territoire,
là, sur la carte retenue par le cendrier
et le pichet aux gouttelettes photographiques ?
Je ne sais plus qui est qui et pourquoi
je l'ai su : du temps de la communale
avec cette idée qu'un métier est un métier
et qu'on ne peut pas savoir tout faire —
comme ce que vous dites est vrai ou :
beau : ou simplement bien trouvé : là :
dans la zone où nos pas hésitent encore
entre les interstices du dallage et les
ombres projetées par les mâts.
Nous avons tous une idée en tête
mais le temps est à la collaboration
et le soir on est vite couché : la nuit
porte encore les stigmates de la guerre.
Ne partez pas ! Pas encore ! Je n'ai pas
parlé de moi ni de ce qui m'attend si
personne n'en parle à ma place —
entendez cette rumeur de sous-bois
ces animaux ne sont pas les miens
tout ça à cause de l'enfance qui est
la véritable fin de l'existence : les
cimetières sont nos parturientes.
Les amants ont été des demi-dieux.
Pourquoi sommes-nous des perdants
d'avance, monsieur je vous le demande ?
Encore un café pour monsieur merci
de le mettre sur mon compte demain
j'ai rendez-vous avec celui qui sait
et ça me fiche une pétoche d'enfer !

Matin cramoisi sous les platanes.
Cyclistes et joggeurs, chiens en
laisse, oiseaux venus de nulle part.
Ainsi on s'éloigne de la réalité.
Et on revient pour ne plus savoir
qu'en dire — « paraît que ça vous
arrache les membres et que vous
avez le temps de savoir ce qui
vous arrive / seconde de clarté
sans douleur / mais il est trop tard
pour en tirer des conclusions »

voyez comme
c'est fragile
la verticalité
et comme
il est risqué
de confier
en l'horizontalité

l'eau vient bien
de quelque part :
on imagine pas
un étang sans
la source :
où va se nicher
la vie si ce n'est
pas la nôtre ?

Ceci est de la poésie.
Comprenne qui peut.
Pluie oblique
qui ne se résout pas
à mourir
dans l'angle droit
des approximations.

À vouloir être clair
(pour être compris)
on oublie que le vent
fait ce qu'il veut
de la pluie
(ce qui complique)

ce matin ne dit rien
des matins ni de soi
mais il n'y a peut-être
rien à dire de plus

voulez-vous m'écouter
juste le temps de laisser

refroidir votre café ?
Nous habitons ensemble
si on y réfléchit
vous et moi le matin
et toute une journée
à se demander
si on est fait pour exister/

rien à dire c'est vite dit
surtout que le flic n'est pas
un exemple à suivre si
on veut aller plus loin que loin

suffit d'ouvrir la bouche
pour mesurer à quel point
on est fait pour dire pour
l'écrire et le temps
ne passe pas
il se contracte
faut alors voir
en raccourci
comme le peintre

vous ne pouvez pas savoir à quel point
l'optique est le meilleur moyen de voir
ce qui se dit : d'aussi loin que nous sommes
de la réalité et des enjeux qui font l'Histoire.

Nous passerions
vous et moi
crayon en main
papier bien blanc
traçant l'essentiel
du mouvement
qui agite les lèvres

voyez la gueule
de ceux qui ne
comprennent pas
et qui n'ont pas
non plus : l'intention
de jeter un œil
sur nos croquis diserts.

Mais l'immobilité
convient mieux
à nos sources.
L'eau coule sous
nos corps attablés
des oiseaux
venus de nulle part

se reproduisent
comme les feuilles
au rythme des saisons.

Vous ai-je dit (était-ce
demain ?) que j'ai
rendez-vous avec
la science ? Je voulais
vous parler de cette
science que je n'ai
pas étudiée d'aussi
près que la poésie
qui nous retient
sous cet auvent
décoloré à force
de soleil et de pluie ?

Jamais plus
(ô corbeau)
je n'ouvrirai
la bouche
pour dire
ce que chacun
sait sans
se donner
la peine
d'en savoir plus.

L'irréversible folie des déplacements
d'un endroit à un autre fait gicler
les flaques que la nuit a déposées
dans les creux de ce plan sécant.
Nous avons parlé une fois de plus
de ce qui est et de ce qui n'est pas.
Mais personne ne nous a vu parler :
on nous a seulement vu boire à :
la terrasse mouillée d'un café d'angle
: sans qu'aucun mot ne change
leur mémoire d'actionnaires du réel.

Le papillon

L'Europe encore en proie à son « espace vital »
comment voulez-vous qu'on existe
dans ces conditions ? / pas grand-chose
à lire : à part les confessions et autres
prières / valse des petits juges nourris
d'échelons et d'héritages / qu'est-ce
que la poésie ? La réponse est posée
en maîtresse d'une conception étroite
de l'éducation : « Virez-moi tous ces profs
et revenons à nos moutons ! »

la promenade consiste
à recommencer le chemin
tandis que nos oiseaux
sédentaires s'accouplent
sous les branches mortes
qui pendent sur le miroir
de l'eau et de son ciel.

La maladie couve sous
les feuilles, l'automne
ruisselle avec les larmes.

Nos personnages clignent
sur l'écran des désirs —
vous aviez l'âge de comprendre
à cette époque si compliquée
mais personne ne parlait, comme
en un spectacle lointain :
qu'est-ce que ça veut dire
et qu'en dirai-je une fois doué
de la parole écrite ? Avance
et vois les racines comme
elles compliquent l'eau /
c'est un peu comme ça
que ça arrive un jour : quelqu'un
a vu le silence son dos puissant
arquant le soleil quelqu'un
de soudainement proche :
l'un disait ce que l'autre

ne disait pas : nos balades
sans herbier, sans lichens
sans coquille vide balancée
par ces petits juges de la po
de la poésie qui en est ou
pas : qui sait ce que je ne sais
pas : qui en ce monde grouillant
comme l'intérieur des cadavres ?

Tu pourrais nommer les lieux traversés :
les attentes sous la pluie tropicale /
le regard ne reconnaît pas les siens : nous
sommes perdus dans cette forêt
noire de monde / un seul mot
et personne n'en connaît le sens.
Même les chemins n'ont plus de nom
genre : chemin de [ici] à [là] / jadis
/ personne ne revient par là (je crois)

faites chanter
les fleurs
je sais pas moi
en nommant
leurs couleurs
leurs géométries
leur possibilité
de talus ou de
fossé / voyez
et courez devant
sans vous retourner !

(il le fit
: plus d'une fois
: voyez ce qu'il en est
maintenant
que les loyers
que la farine le lait
le tabac le café
la *copita* les filles)

j'avais une idée presque charnelle
du son à produire pour être compris

quelle idée menace la tranquillité
si ce n'est pas cet espace vital
sans quoi nous ne sommes que
des copies, voire des doublures ?

Caprice d'éditeur ou idée volée

le grain ne change pas le fruit

mais le fruit peut changer le grain

si ce n'est un papillon
voyons ce que c'est
de plus près voyons
revoyons si l'année
est nouvelle et la pluie
toujours pluie / voyons
ce que nous pourrons en faire
avec un peu
d'imagination
et de mémoire
/ approchons-nous
vous moi les autres
sachant que le papillon
a des ailes
et que le mulot
n'en a pas

« la leçon est terminée ! Hop ! Hop ! »

vivre dans la certitude
ou dans rien du tout

nous irons nous promener
comme de simples employés
oubliant nos parapluies
nos marque-page le refrain
et le goût du hot-dog /
nous pouvons aller loin
sans nous soucier de revenir
enfin disons jusqu'à ce que
notre estomac crie famine
Famine ! Nos squelettes
croqués par le roseau ancré
de noir et hachuré de blanc
Nous finirons par éprouver
cette faim et la soif qui va avec
— panneaux des lieux derrière
la vitre remontée à cause
de l'automne qui chagrine
: vitesse acquise sans le temps
les affiches annoncent le plaisir
il n'y a rien comme le plaisir
surtout si on ne l'a pas désiré
si on a plongé dans l'inconnu
seul ou en compagnie, dites-moi.

Si ce n'est un papillon
est-ce une paire d'ailes ?
Le pollen abîme les yeux

: tu devrais le savoir depuis
le temps ! Un papillon ou
autre chose d'aussi complexe
: dit : « ça me donne envie
de pleurer ! » mais à cet âge
que voulez-vous : les filles sont
de parfaites idiotes : épouseriez
-vous cette fragile dentelle ?

Nous allons de chemin en chemin
guidés par les panneaux annonceurs.

Épouseriez-vous une pareille idiote ?
Là, maintenant, maintenant que je le dis
que je vous le dis : en chemin vers chez soi.
Aveuglés par la poussière d'un papillon
que nous avons inquiété : vous et moi :
l'un plus bête que l'autre : des mots
et des pages : dentelle peut-être fine,
voire exquise : circulant avec les autres
car la municipalité organise une fête
et nous y sommes conviés en tant
qu'habitants de ces lieux se jouxtant
(comme tu vois) / reconnais-tu
la voisine : celle qui te fait de l'œil ?
Nous partagerons quelque chose
quoi je n'en sais rien l'idée ne peut
pas : être mauvaise : poésie sans
prosodie : poésie du nombril : poésie
de l'espace vital : poésie de l'écriture
: si ce n'est pas un papillon, qu'est-ce
que c'est ? (il se penche pour observer)
les filles sont-elles aussi bêtes qu'on dit ?

La semence

Río va au mariage de Gisèle
(c'était dans le journal :
le mariage de Gisèle, pas Río)
tout le monde le reconnaît
et on se met à parler de ce :
qu'on sait / Río s'allonge
au pied d'un arbre, ayant
évalué la solitude à partir
de là / mais Blanche (Blanca,
15 ans, vêtue de la robe rose
des suivantes, s'amène en
titubant, la bouteille de champ'
atteint le gazon avant elle et
la robe la couvre de ses plis :
Río du pied pousse la jambe
qui s'est écartée et les deux
pieds de la demoiselle s'alignent
comme à la parade : elle n'est
pas : tombée sur lui : il n'a
pas : bougé : elle s'est immobilisée,
tenant le goulot de telle manière
que le champ' demeure intact
dans sa bouteille verte : voilà
le tableau : le chêne aux glands
dorés, Río sur le dos, Blanche
près de lui et le champ' caché
sous la robe qui s'étale : de loin,
on se demande ce que cela signifie,
d'autant que deux autres filles du :
même âge se sont posées de l'autre
côté de Río, sans champagne, avec
les éventails de rigueur car le soleil
s'est invité alors qu'on attendait
la pluie / puis Loulou (4 ans) arrive
avec une assiette remplie de choux
: un verre envoie des bulles entre
les choux : le derrière de Loulou
n'est pas très haut (vu son âge)
et elle se plie pour le poser
sur l'épaule de Río maintenant

en proie au vertige causé par
la vanille et le chocolat : le caramel
fond doucement : Loulou entreprend
de manger : de loin, on se demande
ce que ça veut dire : Río, pas ivre
du tout, mais couché entre une fille
qui dort et deux autres filles qui rient
en picorant dans leurs assiettes /
la petite Loulou ne cache pas le plaisir
qu'elle éprouve à avaler les choux
et leur crème, ses petites dents
parviennent à briser le caramel
et son petit nez en trompette
se laisse taquiner par les bulles,
ses deux mains à l'œuvre de :
son appétit de petite ogresse :
qui n'en est pas à sa première
expérience : en matière de choux
à la crème et de caramel ruisselant.
Río est venu au mariage de Gisèle
pour ne vexer personne et surtout
pas : Gisèle : qui fut aimée en un temps
déjà lointain et sujet à interprétation.
Voilà. C'est tout. Les hommes
n'ont pas encore montré leurs culs ;
personne n'a envie de chanter ;
pourquoi Río n'est-il jamais seul ?

C'est l'après-midi et le soleil
s'incline comme en révérence.
On ne peut le voir qu'à travers
les feuillages encore bruissants
de feuilles / nous sommes sur le
: point de perdre notre temps :
veillez à ne pas dépasser les
limites : le soir arrive à l'heure
si on ne l'attend pas : peuplez
votre coin de table de traces :
vos traces en ce jour solennel :
êtes-vous venu pour manger
ou pour vous demander ce que
ces filles trouvent en la compagnie
de Río qui n'est ni saoul ni sain
d'esprit : un Río de tous les jours :
de son fauteuil princier, le marié
observe la scène : Río et ces trois
filles, plus la petite Loulou qui
s'est barbouillée de crème et qui
: en propose le mélange à Río
qui tire la langue en fermant les
: yeux / les poètes se moquent

de nos chansons : il faut dire que
 : nous ne chantons plus vraiment :
 nous nous reconnaissons mais :
 cette répétition est en train de :
 vieillir : bientôt nous n'oserons
 plus : parler de poésie : de poète
 : de Río : et de son effet sur :
 les jeunes pousses de la famille.
 Il était couché au pied de l'arbre,
 un chêne tout scintillant de glands.
 Une des filles semblait dormir,
 en proie à l'ivresse, les deux autres
 riaient en montrant leurs mollets.
 Je vais vous dire une chose, passant :
 nous savons tout cela depuis toujours.
 À l'époque Río n'existait pas encore.
 Aucune adolescente chatouillée
 ne se souciait de lui : j'ai connu sa mère.
 Nous avons traversé ensemble l'océan,
 d'une langue à l'autre, d'une prosodie
 à l'autre / et nous avons rencontré
 le père de Río : sa tombe témoigne
 de notre passage : en des termes sans
 équivoque : Río est bien né de cette femme
 et cet homme était bien différent de moi.
 Nous ne sommes rien d'autre que ça :
 le point de rencontre de deux langues.
 Cherchez à comprendre et vous verrez
 que nous sommes bien ce que nous :
 sommes : du Río avant la lettre : une autre
 langue : un autre océan : un désert peut
 -être : ou ce bois de châtaigniers comme
 il n'en existe qu'un : ici, à même le sol :
 Río écoutant ce que personne n'entend.
 Il prend la blanca par la caisse et sa main
 parcourt le manche comme si l'Arabie
 n'avait été qu'un rêve de savant, de clerc.
 Loulou se met à danser et devient femme.
 Personne ne sait ce qui se passe : rien
 ne vous met sur la voie : vous êtes vissé
 sur votre chaise, encore à table, chevaux
 instables, verres s'entrechoquant : Gisèle
 est mariée : vous vous rendez compte ?
 Mariée alors qu'elle était destinée à ouvrir
 le bal d'une tout autre épopée : nous étions
 jeunes : le monde avait vieilli : Dieu était mort
 : on ne savait plus s'il fallait continuer de chanter
 ou cesser de n'être plus nous-mêmes : vous
 étiez invité au mariage de Gisèle ou bien
 le monde était mort et proposait d'autres :
 éternités : après tout le moindre battement

d'ailes est signe de poésie : le bois est :
désert : l'herbe n'est plus couchée : Río
est debout : il traverse les ombres comme
la lumière : on le reconnaît de loin : témoin
silencieux : aimé de celles qui n'aimeront
pas : passez votre chemin, vous qui ne
savez rien de la poésie : on ne vous attend
pas : Río veut se coucher : mais il a oublié
de quel arbre il s'agissait : à quel moment
crucial de son existence : de loin vous :
voyez : vous distinguez le personnage de :
son histoire : vous savez que vous êtes
venu pour rien, trop tard, comme si vous
étiez prisonnier de ce temps : qu'il vous
racontait des histoires : que ce n'était pas
Río : mais vous-même : appuyé contre
les racines du chêne : venu pour rien
une fois de plus : nous avons trop erré,
vous et moi, dans cette contrée aujourd'hui
banlieue : aujourd'hui ne retrouvant pas
les chemins ni l'endroit exact où Blanca
a failli mourir d'éthylisme : vous pouvez
toujours tenter de reproduire le sériatim
de cette affaire qui demeurera sans :
conclusion : secouant ses boucles
Loulou revient parmi nous : on la croirait
changée par d'autres situations : vous
avez déposé votre semence ici-même.

Le nid

Commençons par
dire ce qui ne se dit
pas : s'il pleut ou :
s'il va pleuvoir : un
seul mot quelquefois
: et si ça ne suffit pas
: une gerbe d'écume
qui vous fait une moustache.

Encore faut-il qu'il pleuve
ou que le temps se gâte
comme aujourd'hui dès
l'aurore des giclées de vent
qui vous frise les cheveux.

: l'air d'un conquistador
dans le miroir tacheté
de gouttes de salive :
vous avez l'air malade
et l'idée même de travail
vous rend fiévreux :
et le poil se dresse
sur vos bras épuisés.

La poésie du matin
n'est pas de la poésie
mais elle en a le nom.
Vous pleurez en pensant
à vous qui n'êtes pas
ni poète ni député : vous
êtes ce que vous êtes
et ce n'est pas un hasard.

Un mot et le temps penche
du côté où on va tomber.

Nous aimons tellement la chaleur du lit
même seul même hors du temps même
en y pensant avec les moyens du bord.

Un mot pas plus et voilà
un oiseau qui s'envole
alors que nous n'avons
pas d'ailes, pas de pays
où nous reproduire pour
exister autrement qu'en
citoyen : pas moyen de :
fuir / la poésie vous retient
par les pieds
par les mains
les cheveux
les poils
les oreilles
la queue :
vous habitez le lit :
vous ne le présidez pas.

Des fois Río
regarde l'eau
de l'étang
comme s'il
allait un jour
y finir la nuit.

Aujourd'hui
le mot poésie
n'est pas né
avec le matin.

D'ailleurs Río
ne sait pas
l'heure qu'il est.
Il sort et le jardin
est plein de soleil
et d'ombre
silencieux triste
avec au milieu
un miroir couronné
d'arbres à moitié
morts : à midi
je reviens et
je t'aime, dit-il.

Un seul mot
écrit pas écrit
peu écrit
peu importe
s'il existe
et s'il est
impossible
de savoir

lequel —

vous reviendrez
chaque matin
prédit-il sur le
chemin du retour
et je saurai alors
que je me suis trompé.

Un monde de territoires et d'usages

Qui suis-je si je ne suis pas toi ?

L'horreur provoquée par la combustion.
Les âges fuyant la chaleur et la lumière.
Qui est cet enfant ? Personne ne le sait.
Suis-je bien dans mon rôle ? Quel Oscar
me destinez-vous ? Une piscine avec
véranda de fleurs persistantes : peut-être
artificielles : des amants ou des amantes
selon le genre et l'orientation : domestiques
dociles : le paradis sur terre : et moi (Río)
avec mon cabas et ma carte bancaire :
saluant les vagues connaissances du jour :
ne reconnaissant pas celles que la nuit
a pourtant insérées dans le récit :
ce matin il lui a semblé et ce n'est pas
la première fois : qu'un mot le saluait :
révérence d'or : silhouette découpée
dans l'automne des feuilles : un jour
je t'aimerai mais au lieu de l'écrire
il joue selon l'usage, la mesure et
le ton : le chant devient intermédiaire :
sa voix devient celle de son père :
son corps celui de sa mère : sa sœur.

Assez de vos douleurs
de vos récits de vos bâtards
parlez-moi de l'instant
ô mot que je voussoie
parlez-moi de cette fraction
de temps qui abolit le temps
ô mot hérité de l'usage
parlez-moi de ce que je
: deviens, de ce que je
: ne suis plus : transpirez
avec moi comme rimes
saisons marées à l'heure.
Je veux lire ce que :
je ne sais pas lire :
ce qui est écrit malgré

: moi / une braise seulement
: de quoi donner un sens à ce qui :
: n'en a sans doute pas :
Assez de vos témoignages :
assez de vos soumissions
aux désirs : assez de preuves
comme au commissariat
de l'enfance : assez de
ces incessantes itérations
qui se vendent mieux (c'est vrai)
que ce qui n'arrive qu'une fois.

Un jour l'étang.
Une autre fois
(la même/là même)
la voie de chemin de fer
— Río n'accusait personne
de sa détresse/défaite
il ne s'accusait pas lui
-même : il ne posait pas
au juge ni au flic : il riait
de n'être pas différent :
il s'amusait d'un rien
si les circonstances
le situaient en face
de lui-même : n'importe
qui : même le plus con
d'entre eux : personne
n'est en mesure d'écrire
le mot juste : car la langue
appartient à tout le monde
: en tout cas à ce territoire
et à ces usages : consulter
la traduction si vous n'êtes
pas d'ici / conseil d'ami.

Petit à petit, l'oiseau défait son nid.

La peau

Pas de bouses de vache sur le chemin
ni de crottes de bique : crampons &
capotes & aiguilles & une poignée
de cheveux dans le nœud d'un foulard :
figure-té que Río est passé en vitesse
: et il en a perdu le rythme, toussant
au bout du chemin (il a attendu pour
tousse d'y arriver : enjambe le muret
de briques roses ; se pique les mollets
aux chardons ; se voit déjà en proie
aux pires symptômes de la maladie)
là-haut (car il est monté, mais il perd
haleine aussi bien en descendant) :
le ciel est d'un bleu de lessive : des
joueurs échangent des messages
en code (il en ignore les arcanes :
d'ailleurs où qu'il aille tout lui est
incompréhensible : il ne comprend
que ce qu'il est en train de faire.
Voilà à peu près le compte rendu
de ce moment passé à atteindre
la cité où elle vit la cité où elle vit
la cité où elle vit la cité où elle vit
la cité où elle vit / moi je ne vis plus
je monte je descends la ville est
conçue sur les collines qui forment
le lit du fleuve : maintenant il marche
sur l'asphalte du trottoir, il ne craint
plus les mauvaises rencontres : il vit.

Tu rencontreras
les mots au passage
et il en restera quelque chose
d'aussi pauvre qu'un Post-it.

On ne voit plus rien
si on n'entend pas :
si rien ne se signale
par la voix ou l'idée.

L'eau se peuple
d'autres existences.
Les buissons se nichent
dans les perdrix.

Sur le chemin qui va
quelque part sûrement
rien n'est dit clairement
ou tout a cessé de le dire.

Elle habite avec les autres.
Voilà la seule chose à dire
mais rien ne le dit comme ça :
tout se tait comme si j'étais mort
avant d'aimer pour de bon !

Tous ces gens qui n'ont rien à dire
que ce qu'ils disent
et que personne n'écoute
comme tu attends, Río —

Les nouvelles du jour en feuilletons
— choisis et tais-toi : va travailler
avec les autres / va imiter ton père
et ne dépense pas ton argent
(qui est aussi le mien) sans :
voir ce qu'il devient : pense à :
l'enfant : il y a toujours un enfant
ou une toile d'araignée au :
commencement — l'eau grise
tavelée de gouttes, les bulles
qui remontent d'on ne sait quelle
profondeur : chaque jour est :
un coup de dés : ça peut coûter
cher, mon vieux Río : apprends
à jouer au lieu peser les hypothèses
de vers ; ils n'ont rien à dire mais :
ils le disent et ça s'entend de loin
: mots incertains comme le temps.

« des fois j'ai l'impression qu'avec toi...
— ...qu'avec moi... ?
— Non, rien. Pas même une idée...
— Toi ! Sans idée ? J'y crois pas.
— Pourtant le silence était total...
— Dans ta tête, Río ! Dans ton sacré
crâne ! »

Il pouvait revenir par la voie ferrée.
Repasser par cet endroit planté
d'une croix fleurie.

Non, merci bien. J'ai déjà donné.
Ce pont enjambrera toujours la voie
ferrée : tu sais pourquoi ? Parce que
c'est fait pour ça un pont : enjambrer,
alors que tu n'as même pas commencé
à parler, bébé, petit bébé à sa maman,
si expressif quand il veut quelque chose !
Et bien sûr quelque chose que tu n'as pas !
Je te parle d'expérience, Río ! Mon bébé
tout nu qui va prendre son bain ce qui :
le rend tout joyeux, le Río bébé : vois
comme il te le dit : tu ne comprends pas ?
C'est que tu n'as pas compris la leçon.

Non. Pas compris. Leçon difficile. Marche
vite. Ne prends pas le temps. Les mots
le guettent. Il se sent épié. Il zigzague
entre les traces de shoots : laisse
sa propre trace : pressé d'en finir
avec ce chemin : qu'il n'a pas inventé
: qui existe sans lui : sans elle non mais
: il n'est pas encore arrivé à l'endroit
où commence le trottoir et l'asphalte lisse
comme la peau qu'il s'apprête à caresser.

La fille

« Regarde, il a plu. »

« Non, non, il n'a pas plu. »

« Tu ne regardes pas ! »

« Je regarde ! »

« Si tu regardais... »

il a plu cette nuit.

Qui ne le verrait pas ?

Quelques gouttes tombent encore.

Peut-on dire « Il pleut » ou « Il a plu » ?

Les chats sont-ils mouillés ?

Le pavé des trottoirs renvoie fidèlement
(je suppose) les combustions électriques
mais à ce niveau sans géométrie

« Tu penses s'il a plu ! »

Les feuilles des charmes sont agitées

« Tu ne vas pas sortir par ce temps ! »

Dehors, on sent bien qu'il a plu.

Le vent tournoie avec légèreté,
vous applique sur les joues la rondeur
des gouttes qui ne sont pas encore tombées.

« Sais-tu où tu vas au moins, Río ? »

Journée sans projet de rencontre

« Je ne retournerai pas à cet endroit-là.

— Mais où sinon ? Explique-toi, Río ! »

il n'y a pas d'explication.

Seul le hasard a voulu

que toi et moi ça forme

quelque chose que chacun

reconnait : qu'il soit assis

devant son écran ou debout

dans la vitrine où tu œuvres.

Reviens s'il se remet à pleuvoir !

Mais jusqu'où irai-je ? On voit
mal le temps changer : sans doute
à cause de l'aurore en veilleuse.
« Tu n'as pas l'habitude de sortir
à cette heure / je ne te connais
pas d'habitude de sortie : tu vas
tu viens tu retournes je ne sais
où : ou tu en reviens avec cet air
d'avoir commis l'irréparable / Ríó
je t'en prie pense que nous avons
un enfant : ne te réveille pas sans
cette idée toute nouvelle pour toi :
mais moi j'y pense depuis toujours.

Ouais elle disait ce genre de chose jamais
entendu dans la bouche d'une autre femme.
« Il n'y a rien à dire d'autre ! » Quant à savoir
si cette pluie est d'aujourd'hui ou d'hier / fume !
Tu n'en sauras jamais rien : car la vitesse est
prodigieuse : entre le moment d'une pareille
rencontre et celui où les mots se ramènent
comme de retour d'une virée dans les quartiers
chauds de la ville « on voit des signes d'évaporation
: ça ne peut pas commencer comme ça :
on dirait qu'on va vivre un mélo méli et tu
te recouches sans moi car l'enfant dort.

Des fois une écolière sort sa tablette, jambes
croisées sous sa jupe froissée : une idée
lui est venue et le stylet en grave une autre
dans l'argile du temps : « Je sais que tu y :
penses : mais je n'ouvre pas la fenêtre :
le moindre bruit réveillerait cet enfant et :
tu n'entendrais pas son cri : car tu es déjà
: loin / avec ou sans la pluie tu es là-bas :
en condition de partager ta semence /
je me demande si quelque association
d'objets t'a inspiré le mot qui convient
à ce rythme nouveau : à cet essai de :
revenir sans moi : est-ce déjà arrivé ? »

encore une question qui demeurera sans
: réponse : le monde paraît si vaste,
si tourmenté, si impossible à tenir
dans cette seule main, celle qui écrit
comme celle qui arrache ses plumes
au plaisir : mais les jours de pluie tu :
vales dans les rigoles : tu connais
la mesure : les douze temps du tango
valsé à l'ombre des statues : le monde
est si petit, si désert, sans vent ni mer,

sans la forêt qui donne un sens à la :
qasida : de nos jours le poète est employé
au service de l'État / voici de quoi payer
un fauteuil au balcon : tu prendras :
ta fille sur les genoux : Raiponce :
traversera l'écran pour te parler à :
l'oreille « Mais je rêve ! » Tu n'es
plus : là : il pleut toujours ; le soleil
peine à se montrer : cette lumière
d'eau accompagne tes pas : te voici
: arrivé à la limite de ce que tu sais
de l'existence : il y a du monde :
à la sortie de la séance : ta fille
vomit ses pop-corn : toujours une
bonne âme vient à ton secours :
considérant que c'est toi qui vis mal
cette indigestion de bons sentiments.

« Tu ne reviens jamais seul : mais sans
ta fille : te souviens-tu de l'avoir perdue
en chemin ? Il est midi comme s'il était
minuit : nous n'avons rien possédé /
rien compté : le soleil éclaire la pluie
qui mouille mes pensées : avec cette boue
je conçois l'enfant et je t'écis pour te dire
que je ne suis pas allée loin : que je suis
toujours là : derrière le rideau mouillé
mes seins annoncent la statue : sans elle
tu n'existes pas : personne ne pense à toi. »

Publié dans la *RALM*
©patrick cintas juin 2026
<https://www.ral-m.com/revue/spip.php?rubrique1771>